

Laval théologique et philosophique



Pierre-Sylvain FILLIOZAT, *À l'origine des études sanscrites. La Grammatica Sanscritica de Jean-François Pons S.J.* Étude, édition et traduction. Paris, Éditions de Boccard (coll. « Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres », 56), 2020, 296 p.

André Couture

Volume 77, numéro 2, juin 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1090564ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1090564ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couture, A. (2021). Compte rendu de [Pierre-Sylvain FILLIOZAT, *À l'origine des études sanscrites. La Grammatica Sanscritica de Jean-François Pons S.J.* Étude, édition et traduction. Paris, Éditions de Boccard (coll. « Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres », 56), 2020, 296 p.] *Laval théologique et philosophique*, 77(2), 324–326. <https://doi.org/10.7202/1090564ar>

Pierre-Sylvain FILLIOZAT, *À l'origine des études sanscrites. La Grammatica Sanscritica de Jean-François Pons S.J.* Étude, édition et traduction. Paris, Éditions de Boccard (coll. « Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres », 56), 2020, 296 p.

La grammaire du Père Pons (composée entre 1730 et 1734) est le troisième travail de linguistique sanscrite rédigé par un missionnaire jésuite en Inde après celles des Allemands Heinrich Roth (entre 1654 et 1662) et Johann Ernst Hanxleden (entre 1706 et 1732). La rédaction d'une grammaire et les ébauches de dictionnaire que ces trois jésuites ont réalisées marquent « un pas considérable par rapport à l'information fragmentaire et discontinue » jusque-là accessible. « C'est le passage d'une information recueillie par un voyageur à une réelle activité scientifique », précise d'entrée de jeu P.-S. Filliozat (p. 9). Le fait que l'on puisse considérer l'entreprise du Père Pons et de ses deux confrères allemands comme « fondatrice des études sanscrites » (p. 24) s'explique par une situation historique favorable et une politique missionnaire qui facilitait la rencontre entre des érudits européens et des lettrés indiens. L'esprit de la « République des Lettres », dont on parlait alors et qui était issu de l'humanisme de la Renaissance, a favorisé l'étude en profondeur des cultures orientales et s'est manifesté en des religieux à l'esprit ouvert qui « sont entrés dans la discipline de l'érudition comme on entre en religion » (p. 11). Bruno Neveu a d'ailleurs consacré un ouvrage important à la rencontre de l'érudition et de la religion aux XVII^e et XVIII^e siècles, que rappelle à juste titre P.-S. Filliozat et qui permet de mieux apprécier une alliance que d'aucuns pourraient juger incongrue. Neveu cite entre autres un Jean Le Clerc qui parlait en 1699 d'une République des Lettres « devenue un pays de raison et de lumière, et non d'autorité et de foi aveugle, comme elle l'a été trop longtemps », dont le présent ouvrage est également une brillante illustration⁹. Pour mieux faire comprendre le défi de l'entreprise, l'introduction aborde la situation des missionnaires face aux langues de l'Inde : les premières ambiguïtés de conversions ressemblant plutôt à une portugalisation, les préoccupations pédagogiques de François Xavier, l'acharnement des missionnaires à parler la langue de la région où ils se trouvaient, et même la nécessité qu'ont sentie certains d'entre eux de se tourner vers la langue savante des brahmanes lettrés pour mieux comprendre la religion de leurs interlocuteurs.

La section I de ce livre (p. 25-47) tente d'établir le contexte historique de l'activité de J.-F. Pons et de fixer les principaux paramètres de sa biographie. Il est entre autres question de sa contribution à la constitution du fonds indien de la Bibliothèque du Roi et des immenses difficultés rencontrées par lui et ses confrères quand ils ont voulu se procurer des copies des Veda. La section II (p. 49-80) est une édition minutieuse de quatre lettres autographes qui nous sont parvenues et d'une cinquième lettre, qui avait été déjà publiée dans les *Lettres édifiantes et curieuses* (Paris, 1841). Elles sont ici accompagnées d'abondantes notes qui témoignent éloquentement de la grande connaissance de la littérature et de la philosophie indienne que ces missionnaires avaient déjà à cette époque malgré d'évidentes limites.

La section III (p. 81-95) est une introduction à la grammaire sanscrite de J.-F. Pons, suivie en section IV d'une édition de la *Grammatica Sanscritica* qui comprend cinq parties touchant la morphologie (manuscrit BNF « Sanskrit 551 »), rédigée alors que son auteur se trouvait en milieu bengali (Chandernagor), avec traduction de tout ce qui se trouve en latin dans l'original et l'ajout, à titre d'exemples, de certains paradigmes calqués en fait sur les habitudes d'exposé des grammaires latines occidentales. La sixième partie de la grammaire du P. Pons figure à la section V (p. 171-197) : il s'agit d'une syntaxe (régime des cas, composés et particules) réclamée par Anquetil

9. Bruno NEVEU, *Érudition et religion aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Albin Michel, 1994 ; la citation de Jean Le Clerc se trouve en p. 191-192.

Duperron au P. Cœurdox, et rédigée en français par le P. Pons, qui se trouvait à cette époque en Inde du Sud (dans la mission du Karnate, un milieu où l'on utilisait l'écriture telugu-kannāḍa) et conservée à la BNF dans le manuscrit « Indien 596 ». Le livre se conclut par deux annexes contenant l'un le fac-similé du manuscrit BNF « Sanskrit 551 » et l'autre le fac-similé du manuscrit BNF « Indien 596 ».

Ce livre constitue un travail à la fois linguistique et historique exigeant une haute maîtrise des traditions de linguistique indienne, dont peu d'érudits occidentaux sont capables de nos jours. J'emploie « traditions » au pluriel, car J.-F. Pons a commencé à s'initier à la grammaire sanscrite en milieu bengali avec des pandits qui utilisaient le *Mugdhabodha* de Bopadeva (proposant une métalangue différente de celle de Pāṇini, voir p. 86-90) et le *Samkṣiptasāra* de Kramadīśvara (qui suit Pāṇini de plus près, p. 89-92). P.-F. Filliozat s'emploie dans ses notes à la traduction à bien distinguer ce que J.-P. Pons doit à l'un et à l'autre de ces interprètes. Les pandits du sud suivaient de près la tradition de Pāṇini, de sorte qu'ils pouvaient interpréter le second traité, mais non le *Mugdhabodha*, qui leur était complètement étranger. L'édition de ces deux manuscrits (rédigés l'un dans le nord et l'autre dans le sud de l'Inde) suppose donc d'abord, outre les questions d'écriture et de langue, une excellente maîtrise de ces diverses traditions indiennes. On trouvera également chemin faisant des comparaisons avec la grammaire de Roth, qui a plutôt été formé avec des pandits relevant de l'école Sārasvata (p. 98, n. 211). Les abondantes notes montrent que s'est posé un autre problème important, soit le fait que le P. Pons jouissait d'une formation classique occidentale qui se heurtait nécessairement à un système de grammaire indien tout autrement pensé. Si le P. Pons est parvenu ordinairement à saisir la spécificité de la manière indienne de penser la langue, il ne pouvait se départir complètement de la façon occidentale de présenter la morphologie latine, des concessions aux habitudes occidentales qui se limitaient ordinairement à l'ordre des matières et à la présentation en tableaux. Outre certaines confusions à propos de termes techniques ou de notions linguistiques (voir les notes 228, 234, 237, 247), il n'y eut de difficulté réelle et de divergence d'interprétation qu'à propos des notions d'*ātmanepada* (mot pour soi), *parasmaipada* (mot pour autrui) sur lesquelles Pons tenta de greffer les notions de voix, de mode et de temps (p. 93). Dans sa *Grammaire sanscrite pāṇinéenne* (Picard, 1988, p. 106 et suiv.), P.-S. Filliozat note bien que « les grammairiens indiens du sanskrit n'ont pas les notions de temps grammatical, ni de mode et de voix du verbe ». J.-F. Pons réinterprétait ces notions en fonction des usages en cours pour le latin et s'avéra dans ce cas incapable de rendre compte de ce qu'il découvrait en Inde (voir p. 142-143 et p. 172, n. 375). Ici comme en d'autres cas peu nombreux, P.-S. Filliozat n'hésite pas à signaler les faiblesses de J.-F. Pons dans sa compréhension de la tradition. L'ouvrage se termine par une liste des « Ouvrages consultés » (p. 283-288) et un « Index » (p. 289-293).

Ce livre met un point final à une recherche jadis amorcée par Jean Filliozat¹⁰. Il s'agit en quelque sorte d'un hommage posthume au chercheur qui, le premier, décrivit avec précision ces deux manuscrits et démontra clairement qu'ils avaient été rédigés par ce missionnaire français.

Ce livre, en tout point remarquable, ne s'adresse pas aux seuls indianistes. En raison de l'étude qui introduit cette édition, des notes abondantes et érudites qu'elle comporte, des éléments de comparaison avec le latin et les diverses traditions de grammaire sanscrite qu'on y trouve, les historiens des religions, tous ceux et celles qui sont intéressés par l'histoire de la linguistique (voir par exemple la note 212 à propos de l'origine du nom des classes de phonèmes comme gutturales, labiales),

10. Jean FILLIOZAT, « Une grammaire sanscrite du XVIII^e siècle et les débuts de l'indianisme en France », *Journal Asiatique* (1937), p. 275-287 ; reproduit dans ID., *Laghu-prabandhāḥ. Choix d'articles d'indologie*, Leyde, Brill, 1974, p. 303-312.

les latinistes curieux de connaître l'influence des grammaires traditionnelles du latin sur la description d'autres langues et d'autres linguistiques, y trouveront également matière à réflexion.

André COUTURE
Université Laval, Québec

Eberhard ORTLAND, éd., **Theodor W. Adorno. Esthétique 1958/59**. Traduction par Antonia Birnbaum et Michel Métayer. Paris, Éditions Klincksieck, 2021, 363 p.

Ce livre important contient la première traduction française¹¹ du quatrième des six cours d'esthétique qu'Adorno aurait donnés à Francfort entre 1950¹² et 1968, après son retour d'exil des États-Unis. Il a fait à l'époque l'objet d'un enregistrement exhaustif de bonne qualité — hormis quelques lacunes mineures — et d'une retranscription tapuscrite de laquelle la traduction présente a été tirée. Ce cours d'esthétique, donné de novembre 1958 à février 1959, s'inscrit dans les recherches inlassablement menées par Adorno pour fournir une théorie esthétique adaptée à la réalité contemporaine de la société (capitaliste) et de l'art (moderne). Dès 1956, nous apprend l'éditeur Eberhard Ortland (Université de Münster), Adorno commença à consigner notes et esquisses qui allaient le mener à la rédaction de l'*opus magnum* inachevé et publié à titre posthume qu'est *Théorie esthétique* (1970). Le cours d'esthétique de 1958-1959 est à cet effet le témoignage saisissant d'une pensée en construction et il représente un jalon important dans le développement des réflexions esthétiques du dernier Adorno.

L'édition présente contient d'abord, suite à deux courtes notices de l'éditeur et des traducteurs, le contenu des vingt et une séances de cours données par Adorno, accompagnées d'un appareil massif de notes contextualisant les propos et joignant les références, intérieures et extérieures au corpus adornien, nécessaires à son intelligibilité. Suivent cinquante pages de notes et de plans schématiques desquels il se serait librement inspiré pour structurer ses exposés (p. 9, 11). L'éditeur rapporte en outre les annotations — principalement des passages soulignés — qu'Adorno lui-même a inscrit en marge du tapuscrit à la relecture de celui-ci. Une bibliographie des textes réunis (*Gesammelte Schriften*) et des textes posthumes (*Nachgelassene Schriften*) dans les éditions allemandes et françaises disponibles à ce jour précède l'index des noms propres. Le lecteur tirera notamment parti de l'appareil de notes assidûment documenté et des annotations d'Adorno qui indiquent les passages que l'auteur jugeait les plus importants, deux bénéfices de l'édition présente qui contribuent à en faire un outil de travail indispensable.

Les traducteurs ont respecté la subtile fluctuation du vocabulaire adornien entre les divers lexiques philosophiques qu'il mobilise, de telle sorte que le lecteur reste aux faits des dialogues parfois implicites se jouant entre Adorno et Hegel, Kant, Platon, Lukács ou Freud. Ils ont aussi su rendre à l'écrit ces leçons récitées oralement et parfois pratiquement improvisées, en respectant les hésitations, détours et complexités du mode d'expression oral, sans toutefois y sacrifier l'intelligibilité du propos.

Quelques mots sur la spécificité du contenu inédit de ces cours de 1958-1959. Après avoir exposé la problématique qui occupe son cours (la possibilité et la nécessité actuelle d'une esthétique

11. Conservé dans les écrits posthumes d'Adorno pendant quarante ans, ce cours a été publié en allemand en 2009 (Suhrkamp) et traduit en anglais en 2017 (Polity Press). La traduction française présente, produite par Antonia Birnbaum et Michel Métayer, est parue en janvier 2021.

12. Cette date fait l'objet d'une contradiction entre l'éditeur, qui maintient que ces cours furent donnés depuis 1930 (p. 7), et les traducteurs, qui évoquent plutôt l'année 1950 (p. 11).